

Pierre Bellemare présente : « Les conquérants de l'impossible »

GÉRARD PHILIPPE

Le prince dont le royaume fut un théâtre.

par Marie-Thérèse CUNY



UN prince en Avignon... avant d'être le titre d'une jolie chanson romantique et nostalgique, ces quatre mots évoquaient toute une carrière, tout un destin, ceux d'un des plus grands acteurs français depuis la guerre. Sans doute peut-on voir un signe dans le fait que l'un de ses tout premiers rôles à la scène ait été l'ange du « Sodome et Gomorrhe » de Giraudoux. Déjà une vibration incomparable... Le cinéma bientôt le requérait et dans « Le diable au corps » comme dans « La chartreuse de Parme », il est inoubliable. Mais c'est pourtant au théâtre — et grâce surtout à sa rencontre avec Jean Vilar et le T.N.P. — qu'il prend sa dimension presque magique. « Le Cid » ou « Le prince de Hombourg » semblent lui réserver des rôles conçus exprès pour lui. Dans le cadre somptueux et grave d'Avignon, il y est la grâce et la force avec l'autorité teintée de fragilité des jeunes destins voués à une mort précoce. Telle fut aussi sa ligne de vie à lui. Et c'est pourquoi sa mort en pleine gloire semble plutôt la magnifier que l'interrompre.

PHOTO AGNÈS VARDA

Jours de France n° 1524 - du 17 au 23 mars 1984

atp.
by
Girardos.Fr.

GÉRARD PHILIPPE

SCÈNE classique, salon bourgeois de la Côte d'Azur dans les années 1940. Le père, ancien avocat reconverti par la guerre dans la gestion immobilière, est un homme de rigueur et de principes. La mère, belle et brune, charme slave, adore tirer les cartes à ses amis et leur raconte les mystères de leur devenir...

Le fils, long et maigre, dégingandé, visage romantique sous chevelure en bataille, regard de feu.

Thème de la scène : le jeune homme veut faire du théâtre.

Réplique du père : Tu feras du droit !

Murmure de la mère : Ne désespère pas, le droit mène à tout.

Tirade du fils : Je veux vivre, être aimé, sauter et bondir dans les étoiles, entendre les applaudissements du public, voir mon nom briller dans la nuit en lettres de néon !

Peu de jeunes gens arrivent à dépasser le cap de cette première scène d'un premier acte d'une tragi-comédie classique. Il y a ceux qui fuguent et crèvent de faim avec un talent médiocre ou moyen. Il y a ceux qui se résignent à devenir huissier, notaire ou avocat et regretteront toute leur vie le talent qu'ils avaient, sans jamais avoir affronté le public. Il y a ceux que leur famille propulse avec enthousiasme dans toutes les auditions, qui font tous les cours célèbres et se retrouvent assistants ou régisseurs ou rien du tout, le cœur rongé d'amertume. Et puis il y a ceux que le destin a choisis, qui n'ont qu'à se laisser porter par les événements, les rencontres, la chance... car leurs dons éclatent sans effort, leur talent frappe les anciens, les ébranle, les effraie même parfois et leur faire dire en hochant la tête : « Ce petit ira loin. »

Ce petit a été sagement élevé, en religion et en sciences humaines, jusqu'à l'heure du baccalauréat. Il a toujours été aimé... d'un amour complice et tendre, farfelu et profond, jusqu'à l'âge des premières jeunes filles. Aimé par une mère qui a su n'être pas abusive, qui a su faire confiance au talent de son fils. Intuition ? Le résultat est que le jeune Gérard est un adolescent bien dans sa peau, équilibré, dont la sensibilité peut se tourner sans dommage vers ses futurs rôles puisqu'il n'est pas la proie des conflits psychologiques traditionnels des jeunes de son âge.

C'est en tirant les cartes à Marc Allégret, un soir de 1941, à l'Hôtel du Parc sur la Côte d'Azur, que Madame Mère donne le coup de pouce nécessaire au destin de son fils.

Elle ne le fait pas inconsidérément. Ce qu'elle veut savoir et ça, elle ne le lira pas dans les cartes, c'est quel peut être l'avenir d'acteur de Gérard, et seul un professionnel peut donner son avis à ce sujet.

Marc Allégret accepte d'entendre le



PHOTO AGNÈS VARDA

*Un prince en Avignon :
c'est dans le rôle
du Cid que Gérard,
d'emblée, conquiert
les cœurs et les rêves
de foules qui n'avaient
jamais auparavant
entendu parler
du héros de Corneille.*

garçon, à condition qu'il apprenne une scène d'une pièce de Jacques Deval : Étienne. Le personnage est dans la même situation que l'apprenti acteur. On veut faire de lui un vétérinaire comme papa et il songe à faire une fugue, mais il aime sa mère et pour elle il deviendra vétérinaire. Marc Allégret a dit à ce sujet : « J'avais choisi exprès une scène qui collait avec sa situation personnelle et dans laquelle je pensais que ce jeune homme allait se vautrer et montrer d'un coup tous ses défauts. »

Ce ne fut pas le cas, bien au contraire. Réserve, pudeur, retenue, pureté, Gérard Philippe joue avec une sensibilité et un enthousiasme rares chez les néophytes et il étonne le réalisateur qui lui donne la réplique.

Mais dans ce métier comme dans tous les métiers, il faut un apprentissage et voilà Gérard qui fréquente les cours d'art dramatique afin d'y acquérir la technique nécessaire et le contrôle de ses dons. Même un surdoué doit apprendre les règles — et Gérard Philippe est un surdoué — il ne faudra guère de temps au milieu du spectacle pour s'en rendre compte. Ses vrais débuts sur une scène de théâtre, il les doit donc à Marc Allégret puis à Claude Dauphin.

C'EST au Casino municipal de Nice que le public de 1942 voit, pour la première fois, la silhouette maigre et le regard de feu de l'éternel jeune homme qu'il restera.

Au théâtre, Gérard Philippe ne vivra qu'une longue adolescence de dix-sept ans de succès, de fougue et de talent. Une carrière de dix-sept ans c'est peu mais il est des êtres destinés à mourir jeunes, des êtres qui brûlent plus intensément que d'autres, avec plus d'éclat, avec ce quelque chose de surnaturel qui fait frémir le spectateur. James Dean était de ceux-là, dans un autre pays et une tout autre violence.

Gérard Philippe, lui, a la violence de la sincérité, du romantisme, du lyrisme, la violence d'une nature faite pour créer la beauté, la poésie, la joie, l'amour de vivre et celui de jouer. Rien n'est plus extraordinaire que de pouvoir laisser éclater au grand jour sa vraie nature, ses pulsions, ses angoisses, son humour et son orgueil. Le métier d'acteur le permet, mais rares sont ceux qui y parviennent avec autant de bonheur.

Le grand jeune homme débutant explose au Casino municipal de Nice dans une pièce d'André Roussin : « Une grande fille toute simple ». Il n'a guère qu'une grande scène à la fin de la pièce, celle d'un adolescent révolté par le cynisme et la lâcheté des adultes et qui parle de l'amour comme personne.

GÉRARD PHILIPPE

Combien d'acteurs aujourd'hui disparus ont dit, à cette époque, après l'avoir vu : « Je savais qu'un grand acteur venait de naître. » Tous... tous ceux qui ont eu la chance de le voir débiter, au théâtre comme au cinéma.

Rien de laborieux chez lui, rien d'appris, rien de superficiel, il est ce que le « métier » appelle une « bête de scène », un « animal de théâtre ».

Le mot animal est employé à juste titre dans le sens où il ne s'agit que de pur instinct, de dons exceptionnels. Certes on apprend, au théâtre, à se placer et à bouger. Certes des professeurs peuvent guider dans le choix des emplois, certes des metteurs en scène peuvent donner des indications sur un personnage, mais personne ne peut apprendre l'instinct, nul ne peut expliquer le génie. Face à Madeleine Robinson, Claude Dauphin et Pierre Louis, le jeune Philippe a du génie, il respire son rôle, il le sent, il l'exhale, comme un parfum naturel.

Après ces débuts — il n'a que vingt ans — Gérard Philippe est choisi par Douking pour le rôle de l'ange de « Sodome et Gomorrhe », un des plus beaux personnages masculins de Giraudoux. Et déjà le cinéma lui fait les yeux doux. Pourtant en 1943 il se présente au Conservatoire. Il y aura pour maître Georges Le Roy et travaillera Musset. Musset, c'est la révélation de la double nature du jeune comédien et de l'étendue de son registre. Avec Musset, il faut savoir aller du plus grave au plus léger, émouvoir et faire sourire. Un rôle de Musset c'est un instrument de musique ultrasensible. Or, Gérard Philippe est — toujours d'instinct — tragique ou drôle avec toutes les nuances et les subtilités intermédiaires. Autrement dit, il est capable de jouer la tragédie et la comédie, ce qui n'est pas donné à tous, la comédie n'étant pas l'emploi le plus facile à tenir, loin de là. Seuls les grands, les très grands comédiens ont ce pouvoir, qu'il s'agisse de Raimu, de Bourvil ou de Michel Simon pour ne citer qu'eux, et Yves Montand aussi... Disposer d'une telle palette de possibilités et en disposer à vingt ans est un don du ciel. Mais bien que doué comme on l'est rarement dans la vie, Gérard Philippe n'est ni paresseux, ni trop confiant, ni désinvolte avec le théâtre. On le lui aurait pardonné. Mais c'est un travailleur acharné, méticuleux, passionné. Il veut comprendre, apprendre, réfléchir, il veut être plus pur, au-delà du possible, il veut la perfection, celle du geste et de l'intonation, celle du personnage qu'il a choisi de faire vivre devant les autres. Il veut conquérir l'impossible et il y parviendra souvent. Un écrivain de ses amis a écrit de lui : « Il rassemblait en lui toutes les attentes plus ou moins avouées, ouvertes, les attentes « physiques » d'une génération. Il était le corps d'un besoin collectif qui se définit



PHOTO ROGER VIOLETT

Dès ses débuts, une intelligence lucide et un désir inaccompli marquaient un personnage qui allait s'identifier à l'image de plusieurs générations.

mal, justement parce qu'il a besoin d'un individu pour se dire. D'où le charme inouï qui émanait de sa personne, la grâce modiglianienne, faite de nonchalance et de sérieux, de tristesse en liberté, de force brute et de langueur, de cynisme et d'amour, charme et grâce d'un fauve à la dent aiguë, au sourire... déconcertant. »

« LE DIABLE AU CORPS »

Éternelle jeunesse, c'est vrai. A vingt-quatre ans, Gérard Philippe interprète le rôle d'un adolescent de seize ans dans « Le diable au corps ». Pourtant, il a hésité. Par scrupule, il se trouve trop vieux. Autant-Lara n'est pas du même avis. C'est que lui, il est de l'autre côté de la caméra, lui, il est le miroir de l'acteur et il sait, comme d'autres, que le jeune ado-

lescent de Radiguet, le scandaleux amoureux d'une femme adulte, a ce regard pur et clair, cette bouche impatiente, ce visage de tourmente et de passion.

Et Gérard Philippe sera l'inoubliable adolescent dévoré par cette tourmente et cette passion pour Micheline Presle.

Il le sera si bien que « Le diable au corps » est le film qui fait de lui une star. A cette époque, le mot star n'existait pas dans le langage français du cinéma. Il était réservé aux images stéréotypées et lointaines de Hollywood, on disait plutôt « vedette » au cinéma et « grand premier rôle » au théâtre ; c'est que le spectacle n'était pas encore une industrie dévorée et dévoreuse de paillettes et de strass, de célébrités tapageuses et fabriquées.

Mais pour bien comprendre l'extraordinaire ascension de ce tout jeune

nt p: / / 50
oy
F. P. e. e.

GÉRARD PHILIPPE



Dans « Les Épiphanies », d'Henri Pichette, Gérard Philippe avec Maria Casarès : un couple qui allait dominer le jeune théâtre de l'après-guerre.

homme dans un rôle d'enfant, il faut employer les mots d'aujourd'hui. Gérard Philippe devient donc une star du cinéma français. Si jeune et si beau, il aurait pu, là encore, tomber dans la facilité, s'enivrer de compliments, se saouler de son image, tourner et jouer n'importe quoi... Il aurait peut-être fait la fortune de certains producteurs, mais il aurait gâché beaucoup de son génie. Au lieu de cela, il va diriger sa carrière avec indépendance, courage et amour de son métier, ce qui ne veut pas dire qu'il entame une carrière ennuyeuse, bien au contraire. Seulement ce n'est pas à la portée de tout le monde de passer du « Diable au corps » à « La Chartreuse de Parme », de pleurer dans « Une si jolie petite plage », de rire dans « Tous les chemins mènent à Rome » et d'oser « Les épiphanies » du poète Henri Pichette. Gérard Philippe fera preuve, à cette occasion, de caractère et d'obstination dans la difficulté. On sent poindre le comédien difficile et intransigeant du T.N.P. avec Jean Vilar.

L'œuvre de Pichette fait reculer les producteurs du Théâtre Édouard-VII.

Qu'à cela ne tienne... Gérard loue, à ses frais, un petit théâtre du quartier Latin et, avec Maria Casarès, donne au public jeune et enthousiaste de son âge un étrange spectacle lyrique dont les critiques diront : « un moment de théâtre parfait ». Puis il tourne « La ronde » de Max Ophüls, y joue de légèreté, de cynisme, de grâce et de séduction... Quelques films encore et, entre-temps, Gérard Philippe se permet de dire « non » à Jean Vilar. Non, il ne veut pas jouer « Le Cid », il n'est pas prêt. Le Cid est trop grand, lui semble-t-il. Et Vilar n'a qu'une réponse le jour de ce « non » : « le petit c... ! » Il est furieux. Furieux car il sait, lui, que la rencontre de Rodrigue et de Gérard Philippe ne peut être qu'exceptionnelle. Et il se dit : « Voilà un talent qui s'engluie dans la facilité et le succès. Toutes les filles sont en admiration, le public l'encense, la tête lui tourne ! » Erreur. Il ne s'agit pas de facilité, encore moins de « tête qui tourne ». Gérard n'aura jamais « la grosse tête » comme on dit. Jamais. En revanche, il a peur, c'est vrai. Il a du respect pour Corneille et

la grande tragédie, il se sent humble devant ce genre de rôle écrasant, son instinct lui dit d'attendre avant de s'y frotter. Il attendra jusqu'en 1950 et là, courageusement et humblement, après avoir écouté Vilar à l'Atelier dans le « Henri IV » de Pirandello, il se lève de son fauteuil, va jusqu'à la loge de Vilar, sourit, écoute Vilar lui parler d'Avignon, de l'expérience qu'il va tenter car il n'a pas de théâtre. Et son silence, son écoute, son respect veulent dire : C'est moi, me voilà, puis-je entrer dans la grande famille pauvre et aventureuse du T.N.P. ?

C'est ainsi qu'arriva Rodrigue en Avignon en été 1951, puis le Prince de Hombourg... et les autres.

L'AVENTURE du T.N.P. a bien souvent été racontée, car elle est exemplaire. Pour Gérard Philippe ce sera, comme pour les autres, une vie de baladin merveilleuse. Il aime la ville, le palais, cette scène extraordinaire, la communauté de la troupe. Lorsqu'il y arrive pour Le Cid, le Festival d'Avignon entame sa cinquième année. Le T.N.P. a mangé sa vache enragée, bousculé l'ordre et la critique, Vilar a gagné, sans argent, sans vedettes, avec les moyens du bord, son talent, son obstination et l'amitié de la troupe. L'arrivée d'une grande « star » comme Gérard Philippe est une consécration. Désormais le triomphe sera pain quotidien, triomphe venu du public jeune et populaire. Voyons ce qu'il dit lui-même de ce théâtre révolutionnaire des années 1950.

« Vilar touchera son public parce qu'il a exigé des représentations populaires et il le touchera d'autant mieux que les festivals sont des événements. C'est là un point essentiel pour lui : faire d'un spectacle un « événement ». Vilar a largement atteint son but. Chacune des pièces montées par le T.N.P. est effectivement devenue un événement, non pas seulement pour l'élite, les snobs, mais aussi pour le large public. » L'amitié fidèle qui liera Vilar à Gérard Philippe est une volonté et un sacerdoce au service du théâtre tels qu'ils le sentent, l'aiment et veulent l'offrir au public. Neuf ans de fidélité de la part de Gérard. Il a abandonné avec joie en Avignon son titre de star. Il n'est qu'un comédien de la troupe parmi d'autres, il le veut, même si cela est parfois difficile. Il ne s'agit là ni de gloire, ni d'argent. Le cachet est maigre, on joue les rôles que Vilar distribue en fonction des pièces et on touche le cachet correspondant à ce rôle : 3 000 francs pour un rôle important, 4 500 pour le premier rôle, 1 500 pour un second rôle. Ce style de théâtre convient au personnage entier, perfectionniste, idéaliste et secret qu'est Gérard Philippe. Il a horreur de la publicité, horreur des interviews. Les journa-

PHOTO ROGER VIOLETTE

GÉRARD PHILIPPE



En Avignon encore, le rôle du Prince de Hombourg, personnage précocement marqué par la mort, fut une de ses grandes créations, anneau d'une légende.

listes le trouvent orgueilleux, difficile. Certains lui reprochent ce qu'ils croient être une attitude méprisante à l'égard du jeu nécessaire entre le public et ses vedettes de cœur. Rien de méprisant pourtant dans l'attitude de Gérard Philippe. Il tient à sa vie privée, il ne veut pas « faire l'acteur » en dehors d'une scène, en cela le théâtre lui est un refuge idéal bien mieux que le cinéma.

Au théâtre on est un ouvrier, on travaille les répétitions en secret, sans journalistes, sans phares. On arrive à l'heure pour la représentation, on recrée chaque soir quelque chose, rien n'est jamais figé, ni gagné, ni perdu d'avance. Le public juge, on salue et on va se coucher. Le théâtre est discret, intransigeant, fatigant, enthousiasmant, c'est une réelle communication, chaque soir recommencée mais

les feux de la rampe n'éclairent que le comédien, pas l'homme privé, et uniquement pour ceux qui ont fait l'effort de venir ce soir-là.

Le cinéma pour Gérard Philippe, c'est une autre manière d'être comédien. L'image définitive d'un personnage, répandue sur des dizaines d'écrans au même moment, semble susciter autre chose que le respect du public pour le

PHOTO AGNÈS VARDA

GÉRARD PHILIPPE

travail de l'artiste. Il lui faut le dévorer, en savoir plus, le poursuivre comme s'il avait des droits sur cette image et qu'il les confonde avec l'individu. Pour un être sensible et réservé, cela peut devenir invivable et il y a eu des exemples tragiques.

C'est pourquoi le grand public ne sait pas grand-chose de la vie privée de Gérard Philippe, de son caractère, de ses amours et encore moins de ce qu'il mange au petit déjeuner ou de la couleur des rubans de sa fille, de celle des yeux de sa femme, de la voiture qu'il conduit ou des rideaux de sa chambre. Il n'en saura guère plus aujourd'hui, que le peu, discret et à peine entrouvert par son épouse Anne, ses enfants et ses amis.

MONSIEUR PHILIPPE

Il est né sur la Côte d'Azur en 1922, un 4 décembre. Il fut un enfant sage, un adolescent fragile, élevé comme son frère, par les frères Marianistes du col-

lège Stanislas. Puis ce fut un homme amoureux d'une jeune fille discrète qui devint sa femme en 1951 et lui donna deux enfants. Elle était ethnologue, il était comédien. Point. Rien d'autre. Fermez portes et volets, la vie est un jardin secret dont il ne faut pas, dans certains cas, franchir le joli portail, cueillir les fleurs au hasard pour en faire un bouquet mal assorti et piétiner les allées régulières. M. Gérard Philippe est visible sur scène et aussi sur le terrain de la solidarité. Il est ce que l'on appelle un « acteur engagé ». Certains approuvent, d'autres pas. En ce qui concerne Gérard Philippe, cet engagement est venu d'une sincère méditation et d'une sensibilité à fleur de peau. On ne voyage pas à travers le monde, de l'Europe à la Chine, du Japon à l'Amérique et à l'Afrique sans être concerné par les hommes que l'on rencontre. Misère et inégalité des peuples devant la faim et les droits les plus simples le conduiront à une pensée politique, puis à une action syndicaliste.

A l'occasion d'un conflit intérieur au syndicat des acteurs, il est pressenti par Bernard Blier puis par d'autres, il se porte à leurs côtés et fondera avec eux, en 1957, le Comité National des Acteurs, dissident du premier. Il en devient le président et il y consacra ses forces et son talent avec autant de ferveur que d'honnêteté scrupuleuse. Lorsque les problèmes internes seront réglés entre l'ancien et le nouveau mouvement syndical, il sera réélu président de la réunification des deux. Ainsi naîtra le Syndicat Français des Acteurs, et Dieu sait si la profession a toujours besoin d'être défendue. Elle le sera avec acharnement, dynamisme et habileté. Voilà pour l'homme. Il est droit, simple, il cultive l'humilité et la sagesse, il est fidèle en amitié, rempli d'humour, heureux de vivre, il aime être aimé et aime en retour, il partage et donne autant qu'il reçoit. Ce gentilhomme aussi élégant moralement que physiquement est aussi un père de famille attentif et un mari complice de



Après de Jean Vilar, Gérard découvrit une volonté et un sacerdoce au service d'un théâtre à la fois populaire et royal.

GÉRARD PHILIPPE



Le rôle du prince Muichkine dans « L'Idiot », par son caractère romantique, fébrile et visionnaire, correspondait merveilleusement à la sensibilité de Gérard.

tous les instants. En 1954 il ne quitte pas sa femme pour la naissance de leur premier enfant. Anne a suivi la méthode encore nouvelle de l'accouchement sans douleur. Il n'est guère habituel qu'un mari assiste au travail. Lui, il veut partager l'émotion, voir le terrible et merveilleux mystère de la naissance d'un petit

d'homme : le sien. Ce sera une fille : Anne-Marie. Alors il deviendra inquiet, angoissé au moindre éternuement du bébé, admiratif et extasié devant sa première grimace. Il en aurait fait la reine de son foyer si presque immédiatement après (un an) un nouveau bébé masculin, celui-là, du prénom d'Olivier, n'était

venu rétablir l'équilibre affectif. Il fut dit-on un père formidable, trop tôt parti — là aussi comme dans la gloire de son métier, un météore. Mourir à trente-sept ans, quel gâchis!

En 1958, un an avant cette mort injuste, il répondait lapidairement à un questionnaire qui ne livre que les grandes lignes de son personnage, sans jamais découvrir son « moi » intime. Qu'y apprend-on? Qu'il est ambitieux et orgueilleux, considérant cet orgueil comme un défaut et une qualité. Qu'il est timide et déteste la mauvaise foi, nerveux et insolent, qu'il aime le silence, Molière, Éluard et Lénine, qu'il regrette sa jeunesse, a peur de la mort et que son jeu de mots préféré est : « Que se passe-t-il, Valda? ». Sa carrière en 1958 est l'une des plus éclectiques qui soit. Après l'ange de « Sodome et Gomorrhe » et « Le diable au corps » il y a eu « L'Idiot », « La ronde », « La Chartreuse de Parme », « La beauté du diable », « Juliette ou la clé des songes », « Fanfan la Tulipe », « Le Cid » et « Le Prince de Hombourg » et « Lorenzaccio » et puis « Nucléa », « Les belles de nuit », « Les orgueilleux », « Monsieur Ripois », « Le rouge et le noir », « Les grandes manœuvres », « La meilleure part », « Till l'espiègle », « Montparnasse 19 », « Les caprices de Marianne », « Le joueur », « On ne badine pas avec l'amour » et « Les liaisons dangereuses ». Le séducteur des années 1950, le Don Juan romantique a serré dans ses bras à l'écran les plus belles femmes de son temps : Gina Lollobrigida, Martine Carol, Michèle Morgan, Simone Signoret, Danielle Darrieux, Antonella Lualdi, Anouk Aimée. La plupart de ses films sont des petits chefs-d'œuvre de cinémathèque et ses créations au théâtre uniques et irremplaçables. Tous ceux qui l'ont connu et ont travaillé avec lui sont devenus ses amis.

LE DERNIER RÔLE

Le Mexique, chaleur torride, Buñuel. Il voulait tourner avec Buñuel depuis longtemps, celui-ci vient de lui offrir un personnage trouble velléitaire et ambigu, le dernier rôle. Sous le soleil du Mexique, voilà donc la dernière pirouette du prince des acteurs, du beau chevalier de « Till l'espiègle » et de « Lorenzaccio » réunis. Qu'est-ce que cette fatigue qui lui creuse le visage et lui agrandit les yeux? Il est plus maigre, plus fin, plus fragile que jamais. Ce corps fait de grâce et de charme s'incline, se courbe imperceptiblement, s'amaigrit et soudain nous parle autrement.

Il y a là un désespoir inconnu, une angoisse en filigrane, une dimension inhabituelle et inquiétante. Et pourtant Gérard Philippe ignore tout de la maladie qui le traque, son entourage aussi. Faut-il

PHOTO ROGER VIOLLET

GÉRARD PHILIPPE

croire que ceux qui vont mourir s'auroient tout à coup d'un voile révélateur, une sorte de négatif d'eux-mêmes? Faut-il croire que leur regard « sait » déjà dire adieu aux autres avant qu'ils ne le sachent eux-mêmes?

Cette avidité, ce goût de vivre, cette flamme qui le brûlait sans cesse sont le signe commun à ceux qui ne vieilliront pas. Ceux qui partent en beauté, ignorant vieillesse et décrépitude, laissant dans le souvenir l'image de la jeunesse éternelle.

« La Fièvre monte à El Pao » n'est pas le meilleur film de Gérard Philippe (ni celui de Buñuel d'ailleurs), il n'a pas laissé dans le public la résonance d'un « Monsieur Ripois », du François de seize ans dans « Le diable au corps » ou de la fantasmagorie légèreté de « Fanfan la Tulipe ».

Film médiocre et scénario affligeant, diront les critiques... mais ce n'est pas très important. L'échec est pour Buñuel, pas pour Gérard Philippe. Il traîne son regard idéaliste et las sur un paysage de dictature sud-américaine, hanté par Jean Servais, lui aussi disparu depuis, avec la même élégance et la même pureté que toujours. Ce tournage épuisant accentue sa fatigue et, lorsqu'il rentre en Europe,

les médecins parlent d'intervention chirurgicale. Il se repose à Ramatuelle, dans sa maison du Midi, sa maison tendre, là où Anne et les enfants sont un ronronnement de tendresse quotidienne, là où l'été n'est pas cruel mais doux à l'ombre de la treille. Puis c'est le retour à Paris. Le jour de l'opération il a le trac, mais Anne est là et c'est à elle que le chirurgien confiera l'épouvantable secret, la charge terrible de savoir, elle seule. Et c'est elle seule qui décidera de ne rien dire à Gérard, parce qu'on ne peut pas dire à quelqu'un que l'on aime que sa vie est terminée, que sa réserve de vie est de six mois ou deux semaines au pire... mais y a-t-il un pire dans ce cas? Gérard est atteint d'une forme extrêmement rare de cancer du foie. Il croit que l'opération a réussi, il entreprend sa convalescence en lisant les tragédies grecques.

Le 24 novembre au soir, avec Anne et son médecin, celui qui a fait naître ses enfants et qui est devenu son ami, il fait des projets de vacances d'hiver. Il est calme, résigné à se reposer et à organiser ce repos.

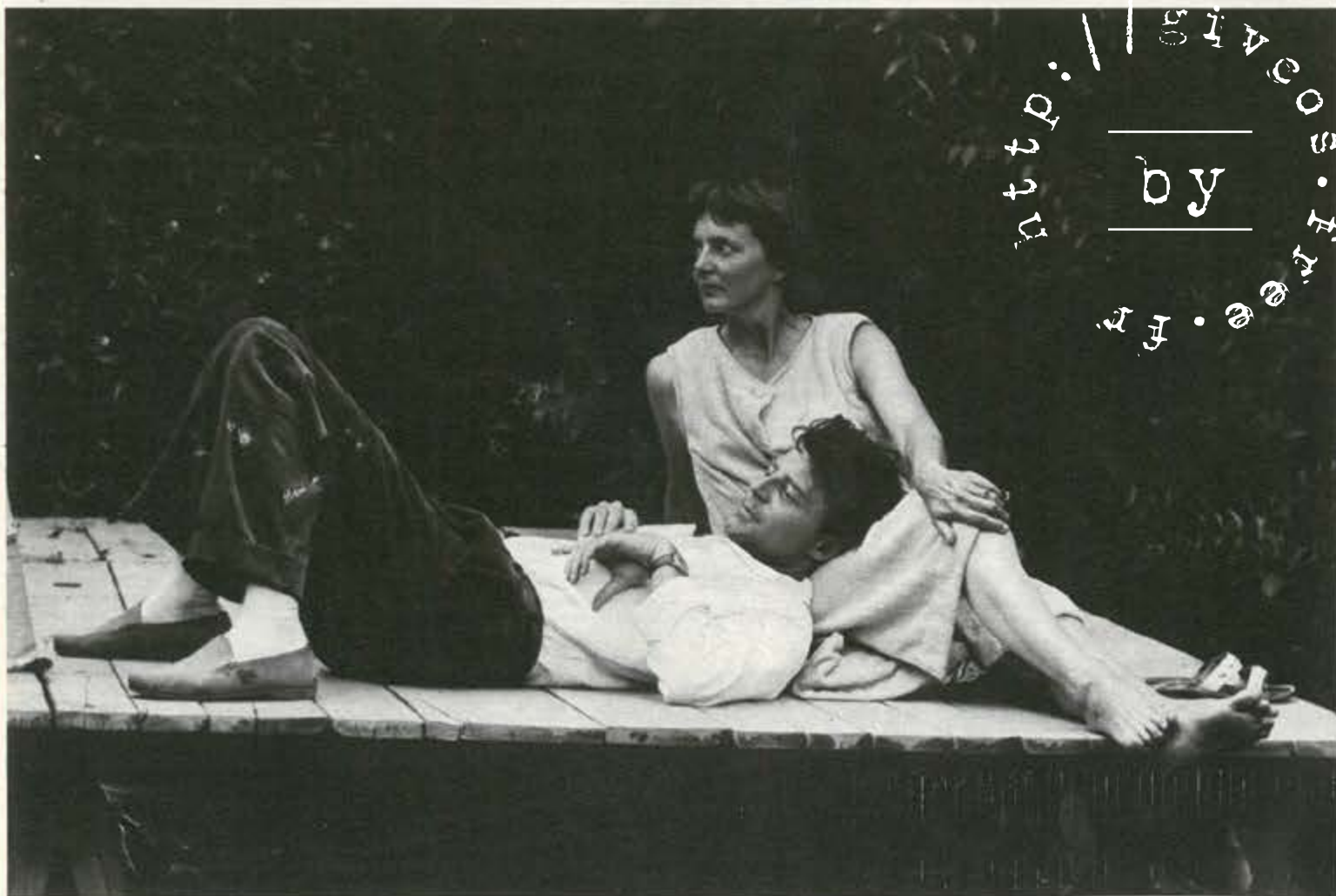
Puis il s'endort après avoir lu « Euripide ».

Au dehors, c'est la nuit de novembre, une nuit d'automne dans un Paris gris, sa dernière nuit.

Le merveilleux Perdican de Musset, l'extraordinaire Rodrigue, le fantasque Fanfan, le beau Prince de Hombourg n'est plus. Il a abandonné sur terre son corps de séduisant aristocrate, son charme mélancolique; sa grâce, son génie s'envolent et jamais disparition ne fut plus cruellement ressentie comme injuste par tous ceux qui l'aimaient. Aussi injuste que la mort d'un enfant au début de sa vie, que celle d'un jeune amant au lendemain de ses noces. Le public n'avait pas fini de l'aimer, il n'avait pas fini d'applaudir. Qui a osé interrompre cette histoire d'amour entre lui et l'homme de ses rêves?

Gérard Philippe s'en est allé, en dormant, comme un prince de conte de fées, c'est la seule concession que lui a fait la mort en ne se montrant pas de près, en lui laissant ce visage calme et serein de bel adolescent. Mais la mort n'a pas gagné, elle n'a rien effacé, car il est des êtres d'exception qu'elle ne tue jamais dans le souvenir collectif. Jamais.

Marie-Thérèse Cuny



Gérard et Anne : sa vie privée demeura parfaitement délicate, discrète, protégée et protectrice.